



Nous, les petits enfants de Tito

De Simon Pitaqaj

Ce texte a reçu les Encouragements dans le cadre de l'aide à la création d'Artcena 2016

DOSSIER DE DIFFUSION

NOUS, LES PETITS ENFANTS DE TITO

Durée : 1h05

Accessible : dès 12 ans

Production : Compagnie Liria

Coproduction : Théâtre de Corbeil-Essonnes

Soutiens : DRAC Île-de-France (compagnonnage avec la compagnie Amin Théâtre), Conseil régional d'Île-de-France, Conseil Départemental de l'Essonne, l'Amin Théâtre / La Friche (résidence de création) et création Le Colombier / Cie Langajà Groupement (Bagnolet).

ÉQUIPE

Auteur, metteur en scène, comédien : **Simon Pitaqaj**

Collaboration artistique : **Cinzia Menga et Samuel Albaric**

Création sonore : **Cyrille Métivier**

Création lumière : **Franz, Laimé, Flore Marvaud**



CALENDRIER

Dates passées

Théâtre le Colombier (93) – du 21 au 26 mars 2017 (6 représentations)

La Friche - Amin Théâtre (91) – mars 2017 (2 représentations)

Théâtre de Corbeil-Essonnes (91) – 1 décembre 2017 (1 représentation)

Maison d'arrêt de Fleury-Mérogis (91) – 4 décembre 2017 (1 représentation)

Théâtre le Colombier (93) – 15 et 17 mars 2018 (2 représentations)

Théâtre de la Reine Blanche (75) – du 16 au 22 mai 2018 (7 représentations)

Théâtre de Corbeil-Essonnes (91) – 6 octobre 2018 (2 représentations)

IF Avignon (84) – 13 juillet 2020 (1 représentation)

Le TAG (dans le cadre de l'Été Culturel) (91) – 3 septembre 2020 (1 représentation)

Théâtre Dunois - hors les murs : Lycée Wallon à Paris (75) – 20 mai 2021 (2 représentations)

Théâtre Dunois - hors les murs : Lycée Jean Macé à Vitry-sur-Seine (94) – 1 juin 2021 (2 représentations)

SYNOPSIS

Comme toujours, une guerre éclate, l'enfant troque une vieille maison en brique au pied des montagnes contre une cité HLM en banlieue parisienne. Ce pays, c'est la Yougoslavie et cet enfant, c'est moi.

Nous les petits enfants de Tito, raconte la fuite du pays natal pour échapper aux prescriptions de la terre et du sang. Albanais du Kosovo, je quitte une culture minoritaire imprégnée de mythes et de légendes pour entrer dans un monde périphérique. «Mais la marge, c'est ce qui tient la page» et rend l'écriture possible.

Ce que j'écris, ce que je décris, c'est la rencontre entre les personnages qui ont peuplé mon enfance et forgent mon identité - les pachas Turcs, les fantômes de chevaliers sans tête, les duels entre frères ennemis, les devins prophétisant quelque commandement confus - et les récits urbains de match de foot perdus, de cours de techno bordéliques, de kebabs avariés, de vacances au ski aux fins tragiques.

Dans cette vie nouvelle, j'apprends ce que je suis et ne suis pas, je revêts plusieurs visages, je découvre l'unique et le multiple, je grandis, je rapetisse... bref, je deviens un homme qui montre et cache ses cicatrices.

C'est un récit de théâtre, c'est une autobiographie, c'est une fiction. Mon verbe est celui d'un étranger qui tente de franchir une frontière, celle des apparences

ENTRETIEN

Simon Pitaqaj

Entretien réalisé par Gaëlle Hubert

Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire *Nous, les petits enfants de Tito* ? Y a-t-il eu un élément déclencheur ?

Je suis arrivé en France à l'âge de 15 ans, je ne parlais pas un mot de français. Mon frère m'avait inscrit au collège à Aubervilliers, dans une classe non francophone. Au début, j'ai cru qu'on m'avait amené à l'asile de fous. J'étais persuadé que c'était l'endroit où l'on réunissait les handicapés mentaux. Parce qu'au pays, personne n'osait répondre au professeur, ni parler fort, et encore moins jeter des bouts de papier et faire pleins d'autres choses. A la maison, j'ai dit à mon frère Kolë : « c'est une classe de dingue où tu m'a amené ? » Il s'en est amusé et m'a répondu : « Non, c'est une école publique, c'est normal ici. »

Quelques années plus tard, je ne trouvais plus mes camarades de classe fous, je m'étais habitué. Tout cela était devenu normal. Normal, mais en marge, mis de côté, à regarder les lumières de la ville en face, à envier ce qui se passait de l'autre côté du périphérique. Piégés dans nos tours et nos antennes de télévisions où naissaient nos rêves et mourraient nos espoirs. La marge, je la connaissais bien, je m'y sentais bien, c'était comme au Kosovo. Nous étions tous des rêveurs, des aventuriers sans possibilité d'aventure, des voyageurs immobiles, prisonniers du béton.

Puis il y a eu les événements de Charlie Hebdo et de l'Hyper Casher et j'ai vécu comme un retour en arrière. J'ai senti que la haine qui s'exprimait dans ces événements sanglants et stupides avaient quelque chose à voir avec ce que j'avais vécu, moi, en débarquant du Kosovo, avec mes amis des cités. Écrire cette pièce est devenu comme une nécessité, je voulais témoigner de cette époque, témoigné pour tous ces jeunes mis entre parenthèse.

Car nous, on n'aimait pas cette barrière, ce mur entre Paris et l'autre côté du périphérique ! Il y a vingt ans je pensais que c'était un malentendu entre nous banlieusards émigrés et Paris ! Je me disais : « Ils ne nous comprennent pas, et nous ne savons pas à nous faire comprendre. On n'a pas les mots qu'il faut, pas la culture, pas l'éducation pour nous faire comprendre ». Mais je pense qu'aujourd'hui ce n'est pas une question de compréhension, ni de manque de mots, mais un manque de justice !

Dans ce récit, pourquoi mêlez-vous des éléments autobiographiques et des vieilles légendes balkaniques ! Est-ce pour créer un pont entre passé et présent ? Si oui, en quoi ce lien est-il important ?

Enfant, j'étais baigné dans le monde des contes et légendes. J'étais habité par mille personnages et fantômes. J'ai éprouvé le besoin de parler de ce morceau de vie. Le raconter, c'était une façon d'essayer de passer à autre chose. J'en avais besoin, c'était une nécessité de retracer ce chemin parcouru. Bien sûr, ce n'était pas évident... mais c'était plus fort que moi.

Dans *Nous, les petits- enfants de Tito*, cet adolescent est né et a grandi dans un pays de mythes et des légendes, mais aussi dans un pays en guerre. Il porte en lui tout ça sans le savoir. Chaque jour, il en apprend un peu plus son héritage, son passé proche et lointain, qui est parfois difficile à porter. Il découvre au fur et à mesure son passé à travers les mythes et les légendes. Sans vraiment se rendre compte des messages qu'il véhicule, il partage ça avec ses amis. Ce qu'il y a dans les légendes, c'est qu'elles nous plongent dans nos origines. C'est nécessaire pour cet adolescent franco-kosovar de s'y plonger puisque cela lui permet de comprendre son présent. Sa seule libération est de créer un pont entre le passé et le présent. Peut-être pour se sentir enfin à sa place. Là où il est...

Pensez-vous que votre propre parcours fait écho à celui de certains jeunes, encore aujourd'hui ?

Je sens qu'aujourd'hui, les jeunes n'ont pas vraiment d'espoir, alors imaginez- vous les jeunes émigrés qui arrivent en France du jour au lendemain...



EXTRAIT

« Alors je regarde par la fenêtre même s'il fait nuit
Peu importe, je regarde !
Je regarde au lointain les lumières des villes
Elles brillent comme des étoiles
Et quand il n'y a pas les lumières qui brillent comme des étoiles
Je vois mon reflet sur la vitre
Je me regarde et me dis :
C'est moi qui voyage dans ce bus ?
C'est moi qui vais à Belgrade, la capitale ?
C'est moi qui vais en France voir la Tour Eiffel ?
Oui c'est bien moi.
Oui j'entends bien le bruit du moteur du bus qui roule
Oui j'entends bien mon père ronfler
Oui j'entends bien Lepa Brena* chanter à la radio
Oui je suis bien vivant, car j'ai touché mon corps, c'est bien le mien.
Et si c'était un fantôme qui voyageait à ma place ? »



PRESSE



La Reine Blanche / texte, jeu et mes Simon Pitaqaj

Publié le 23 avril 2018 - N° 265

Simon Pitaqaj interprète avec maestria le texte qu'il a écrit à partir de ses souvenirs de jeunesse. Un témoignage poignant, une remarquable leçon de théâtre et un éblouissant brûlot politique !

Les enfants de l'immigration peinent à faire entendre l'originalité, la force et la drôlerie iconoclaste de leur voix : certains les craignent et les espèrent enracinés là où sont parquées leurs familles ; les autres les acceptent à condition qu'ils fassent l'effort de leur ressembler. Dans les médias, les caricatures en miroir de l'encapuchonné crapuleux et du transfuge de classe ambitieux alternent : l'autre enkysté dans son étrangeté contre l'autre devenu alter ego par mimétisme... Simon Pitaqaj est arrivé du Kosovo à quinze ans sans parler un mot de français. Il a vécu le passage d'une vieille maison dans les Balkans à une cité HLM en banlieue parisienne et la scolarisation dans une classe pour allophones à Aubervilliers, alors qu'il espérait que l'exil parisien lui offrirait une bicyclette et la vue sur la Tour Eiffel. Autofiction à l'humour décapant, son spectacle se moque allègrement des lieux communs : « Je suis un mafieux comme tous les Albanais », prévient d'entrée son double théâtral, clone de Tony Montana dans Scarface, mine à répliques pour les mômes de banlieue des années 90. Quand on ne fait pas envie, autant faire peur !

La faute à Voltaire

Les lumières de Franz Laimé et la création sonore de Cyrille Métivier suffisent à planter le décor de ce soliloque qui convoque de nombreux comparses imaginaires. Il y a d'abord les copains, au premier rang desquels Rachid le Koala, tué pour rien, et dont le père avait fui l'Algérie et une autre misère que celle des Balkans. Il y a aussi tous les personnages des légendes kosovares, où la construction des ponts exige des sacrifices humains et où on vend sa mère et son père pour rembourser le pacha turc... L'adolescent que campe Simon Pitaqaj aimerait bien raconter ce qui fait la chair de sa mémoire et la saveur de ses racines, mais personne n'écoute : ni les copains, qui rêvent d'Amérique flamboyante et de boîtes de nuit à Val-Thorens où « pécho » des Suédoises, ni les profs qui hurlent pour ne pas entendre, ni la société, qui relègue dans les classes techniques les enfants dont on croit qu'ils ne savent pas penser, au prétexte qu'ils parlent mal le français. Coule alors le sang, ici comme ailleurs, et pendant que saigne le Kosovo et tous les pays que leurs parents ont quittés, les enfants des immigrés finissent en Gavroche, sur le sol du pays des droits de l'homme. Avis aux amateurs de solutions faciles et aux aveugles méprisants qui préfèrent demeurer à l'abri des effluves de la zone : le spectacle écrit et magistralement interprété par Simon Pitaqaj est une des meilleures analyses politiques du moment. Sans pathos, sans appel à la pitié, sans vulgarité lacrymale, sans indécence et sans compromis, l'homme de théâtre dit ce qu'il sait. Il offre l'occasion d'une salvatrice et lucide leçon d'histoire contemporaine à tous ceux qui préfèrent l'ignorance ou le fantasme.

Catherine Robert – journal *La Terrasse*

Nous, les petits-enfants de Tito, écriture, mise en scène et jeu de Simon Pitaqaj (Le Square Editeur)



Nous, les petits-enfants de Tito, écriture, mise en scène et jeu de Simon Pitaqaj (Le Square Editeur)

« Albanais du Kosovo, je quitte une culture minoritaire imprégnée de mythes et de légendes pour entrer dans un monde périphérique », dit, franc de port, l'auteur, metteur en scène et comédien, Simon Pitaqaj, retraçant avec humour et dérision son périple adolescent depuis les montagnes des Balkans – autobiographie romancée.

Dans son pays, la guerre éclate, et le garçon quitte la terre natale et ses traditions rurales ancrées dans le temps, passant par Belgrade, la capitale, – « là où Tito a dirigé mon pays, la Yougoslavie », ville-étape où il joue au foot avec des Serbes – des durs devant lesquels il ne se soumet pas et qu'il agresse à titre préventif –, avant de partir en train pour Paris où il rêve de faire du vélo au pied de la Tour Eiffel.

Fidèle à la parole donnée et sacrée – la Besa –, son père, parti travailler en France et vivant dans un appartement, est venu chercher le fils dans son petit village natal :

« Et v'la que je vais quitter mon pays, la Yougoslavie. Et v'la que je vais quitter la boue et la bouse des vaches de mon village, Et v'la que je vais quitter ma famille ensanglantée par la vendetta, Et v'la que je vais quitter la puanteur du sang qui commence à se sentir et à couler entre Serbes et Albanais ! »

Les promesses que se fait l'enfant à la perspective de son départ l'entraînent loin.

Or, les contes et légendes albanaises – terreau d'une culture traditionnelle imagée et portée par un onirisme puissant, entre domination turque séculaire et résistance albanaise – coexistent dans un même imaginaire vif pour le salut du personnage qui se construit, vaille que vaille, entre désenchantements, déconvenues et espoirs.

Dans sa barre HLM de Seine-Saint-Denis, sa cité – ensemble urbain connoté négativement, formé de grands immeubles où vivent des personnes à revenu modeste, dans le voisinage plus ou moins proche de Paris –, le voyageur arrêté brutalement dans l'envol bienfaisant et salutaire de ses songes prend conscience d'appartenir irréversiblement – et pour un temps circonscrit – à un univers urbain cerné géographiquement par le passage du périphérique, séparateur obligé de conditions sociales.

L'adolescent rêveur et déterminé ne traverse que rarement la ligne de démarcation jusqu'à la Tour Eiffel.

Pour le narrateur, les souvenirs des Pachas turcs, des fantômes de chevaliers sans tête, les duels entre frères ennemis, les vrais ou les faux devins, pallient à la dureté d'un monde où les jeunes, quoiqu'ils fassent, se sentent déconsidérés, dans les rues de leur ville par le regard hostile des passants, et au collège, par les professeurs.

Ses amis d'infortune de la cité, avec lesquels il va à l'école et joue au foot, se nomment Belaïd, Momo, Yacine le Vampire, Ali, Abdel, Bilel, Moussa, Ahmed et Rachid le Koala, et leur langage est évocateur du malaise des quartiers « difficiles » – : « ça parle, ça gueule, ça s'insulte, ça bouge, ça rigole, ça crache, ça négocie, ça fait des affaires, ça calcule, ça se tape Et parfois ça meurt ! »

Ainsi, par son expérience personnelle, son cheminement géographique et mental intime, le protagoniste est passé de l'état d'enfance à l'état d'homme achevé. Un parcours de formation que l'apprenti a négocié intérieurement, à sa manière, et à l'issue duquel, livré à lui-même très tôt, il est devenu un être humain autonome.

L'intégration du narrateur s'est faite patiemment avec le temps : il choisit un métier artistique – l'écriture, la mise en scène, le jeu du comédien –, sachant patienter, tandis que ses autres camarades d'infortune, venus du Maghreb ou d'Afrique, prennent de plein fouet les affres de l'hostilité sociale, de la xénophobie, du racisme de la part des populations autochtones face aux populations issues de l'immigration.

D'ailleurs, ironique et égrainant des gestuelles variées, le comédien s'essaie à toutes les postures – dominées ou dominantes, conciliantes ou rebelles, raisonnables ou passionnées. Dans l'isolement qu'il a subi, celui qui a quitté son pays a su jouer de deux images opposées : l'une violente et agressive, l'image stéréotypée du mafieux albanais aux affaires louches et aux maîtresses multiples, d'un côté. De l'autre, il est quelqu'un d'anonyme et de neutre qui s'est extrait de tout désir et de toute affectivité. On craint, on se méfie du premier, on ne prête pas attention à l'existence du second.

« Etre immigré, ce n'est pas vivre dans un pays qui n'est pas le sien, c'est vivre dans un non-lieu, c'est vivre hors des territoires. » (Tahar Ben Jelloun *L'Invention du désert*)

Au-delà des complexités de la vie, Simon Pitaqaj a conquis en chevalier valeureux et contemporain sa vérité existentielle, dépassant la seule frontière des apparences.

Véronique Hotte – *blog Hottello*

Abattre les murs et construire des ponts

LUNDI, 12 MARS 2018, HUMANITE.FR

Deux pièces de Simon Pitaqaj invitent à découvrir une langue dramaturgique et poétique forte qui nous ébranle.

On ne connaît pas assez le travail de Simon Pitaqaj. Metteur en scène, comédien, né à Gjakovë, au Kosovo, qu'il a quitté en 1989, il s'est formé en France à l'atelier d'expression théâtrale Radka Riaskova et avec Anatoli Vassiliev. L'influence du maître russe est perceptible dans son approche du travail sur la voix et de l'engagement corporel au plateau. Et dans ce goût à mettre en scène des textes non théâtraux pour en recréer l'oralité et la dramaturgie. Il a ainsi traduit, adapté et re-écrit des romans, des nouvelles, des contes et légendes du Kosovo de son enfance, créant la compagnie Liria Teatër, en 2008, au lendemain de l'indépendance de son pays.

Il est actuellement au théâtre du Colombier, à Bagnolet, avec sa dernière création, *Le Pont*, une version librement adaptée du *Pont aux trois arches* de l'écrivain albanais, Ismail Kadaré. Ce pont historique et légendaire doit être érigé au-dessus de la rivière Ouyane, qui est sous le monopole de la compagnie des bacs et radeaux, et dont le passage rythme la vie de la population locale, mais un sabotage mystérieux empêche sa construction et plonge le village dans l'incompréhension et la crainte. Le récit est porté par *Le Moine*, un double du narrateur et le *Glaneur*, un envoyé de l'Empire voisin, davantage des ombres que des personnages. Ils viennent semer le trouble et l'inquiétude, évoquer le basculement des Balkans sous domination ottomane en cette fin de 14ème siècle. Mais cela prend la forme d'un conte moderne percutant où les conflits guerriers et économiques viennent perturber l'organisation de la société. Le pont marque aussi symboliquement un passage entre le monde des vivants et celui des morts, avec des rituels d'initiation, des secrets à percer.

Pour incarner ce texte tout en métaphores, où la langue se savoure comme le pays, deux grands acteurs, Arben Bajraktaraj, et Redjep Mitrovitsa, qui interpréta un Hamlet inoubliable à la Comédie-Française et laissa Avignon le souffle court après sa performance dans le *Journal de Vaslav Nijinski*, en 1994. (Voir *Un travail d'art inouï*, Jean-Pierre Leonardini : <https://www.humanite.fr/node/84500>). A leurs côtés, la comédienne et chorégraphe Cinzia Menga. Ensemble ils donnent corps et voix à cette légende cruelle et flamboyante qui nous touche et nous subjugué.

En écho, Simon Pitaqaj donnera également *Nous, les petits enfants de Tito* qu'il a écrit et mis en scène avec la collaboration artistique de Cinzia Menga et Samuel Albaric.

Ici il est aussi comédien et interprète son propre rôle sous la forme d'une auto-fiction. Lorsque la guerre éclate, il troque sa maison au pied des montagnes balkaniques contre une cité HLM en banlieue parisienne. Télescopages. Il vit à la fois les « meilleurs moments de sa vie » et aussi « les pires cauchemars ». Lui aussi doit apprendre à construire des ponts entre sa vie d'avant baignée dans les légendes, amputée de ses repères affectifs, et celle qui se met en place de l'autre côté du périphérique, dans le « 9-3 », avec ses marges et sa relégation. Où la plus grande part de ses voisins sont aussi des étrangers comme lui. Raconter sa propre histoire, c'est aussi raconter celle de l'exYougoslavie, évoquer les vivants et les morts, l'onde de choc de cette guerre fratricide. Il le fait à voix nue, sans apitoiement, avec tendresse et dérision, seul sur le plateau habillé seulement par la lumière et la musique. Il est lui-même et tous les personnages de son enfance. Voix unique et voix multiples.

Ecouter son histoire c'est aussi entendre celle de tous ces frères humains exilés et anonymes que nous croisons tous les jours.

Le pont, Du 13 au 18 mars 2018, *Nous, les petits enfants de Tito*, Le 15 mars à 14h et le 18 mars 18h Théâtre le Colombier, 20, rue Marie-Anne Colombier 93170 Bagnolet. Tél. : 01 43 60 72 81

Marina Da Silva – *L'humanité*

NOUS LES PETITS ENFANTS DE TITO Théâtre le

Colombier de Bagnolet 21 mars

Publié le 22 mars 2017 par edithrappoport, blog *Journal de bord d'une accro*

Autobiographie-fiction de et avec Simon Pitaqaj, compagnie Liria.

Musique, on voit des grilles en projection, un homme debout au centre du plateau : « je suis un mafieux, comme tous les albanais. Je vends des voitures, des femmes et j'ai l'intention de vendre le reste de ma famille ! C'est vrai que je suis un dieu, car je suis un mafieux. Ma dette, je ne peux toujours pas la rembourser. J'ai vendu mon père et ma mère, je ne regrette rien ». Il se bagarre pour une femme. « Y'a des bourgeois qui nous regardent comme des singes, nous ne sommes pas des gens avec une bonne étoile, Nique ta mère, toi et ta réussite sociale (...) Tous les mois je tremble dans cette putain de prison. » Simon Pitaqaj danse, se déchaîne, il joue tous les rôles, erre sur le plateau. De sa vieille maison dans les Balkans d'où il a été chassé dans son enfance avec son frère Niqson aux banlieues des grandes villes où il a triomphé grâce au théâtre, il raconte une vie rêvée avec un certain brio. Liria avait été créé en 2008, au lendemain de l'indépendance du Kosovo.

Simon Pitaqaj metteur en scène et comédien, se présente comme le seul conteur kosovar en France. Après *Les Émigrés* et *Jours d'été* de Mrozek, *Don Juan* de Ghelderode, *Les soeurs siameses*, *L'Homme du sous sol* de Dostoïevski, *La Vieille Guerre du Kosovo-Bataille 1389* et *Vaki Kosovar*, ce solo nous plonge dans la réalité glauque des survivants de cette guerre oubliée.

« Nous, les petits enfants de Tito » / Lecture de Simon Pitaqaj

« ...Au-delà du témoignage, il y a ce phrasé, déjà théâtral à la lecture : « Je suis un mafieux, je suis un mafieux comme tous les Albanais. »

C'est ainsi que cela commence et que cela se déroule ensuite, dans un flot continu qui fait remonter l'enfance, l'arrivée en France- Terre Promise, l'adolescence à Saint-Denis jusqu'au drame hypothétique...

L'histoire d'une promesse qu'un papa a voulu tenir envers son fils : l'emmener en France. Et qu'il grandisse là-bas, et qu'il découvre peut-être qu'ici n'est pas mieux qu'ailleurs.

Pas mieux, voire pire, si l'on réfléchit en « vie d'homme » à ce que cela signifie être un exilé, un étranger. Oscillant perpétuellement entre conte et récit de vie, Simon Pitaqaj réussit à mêler l'appel de l'ailleurs à la prison de la ville lumière et ses barres d'immeubles de banlieue. Là où la jeunesse se méprise et refuse de croire en l'avenir.

Lui il est l'image floue d'une jeunesse en fuite.

En France, il est l'Albanais. Celui qui, selon les préjugés, vendrait père et mère pour se tailler une part au soleil.

Mais non. À la place, il écrit.

La force du texte de Simon Pitaqaj tient à sa forme brute et sans pathos. Un soliloque à bout de souffle, pour ne rien oublier. Il vient ici pour nous raconter une histoire, et nous repartirons avec ou pas, mais il a des choses à nous dire. C'est aujourd'hui à nous, lecteurs et spectateurs de savoir les décrypter ».

Marion Guilloux – *Le courrier des Balkans*

L'EQUIPE

Simon Pitaqaj - Texte, mise en scène, comédien

Simon Pitaqaj est né à Gjakovë, au Kosovo. Il se forme en France à l'atelier d'expression théâtrale Radka Riaskova et auprès du metteur en scène russe Anatoli Vassiliev.

Parallèlement à son travail de metteur en scène et de comédien, il est auteur. Simon Pitaqaj a écrit de nombreuses pièces dont *P'tit Jean le Géant* (Prix Artcéna), *Hey Le Coq* et *Vaki Kosovar* conte musical, *Le Prince* librement inspiré de l'adolescent de Dostoïevski, *Les papas sont-ils courageux ?*, *Le rêve d'un homme ridicule* librement inspiré de la nouvelle *Le rêve d'un homme ridicule*, *l'idiot*, *le grand inquisiteur* de Dostoïevski et le discours du dictateur de Charlie Chaplin, *Nous, les petits enfants de Tito* (Prix CNT), *La Vieille Guerre – Bataille du Kosovo 1389* (Prix « Guerre Millénaire » du blog Le Souffleur).

Adapte *Le Pont* d'après *Le pont aux trois arches* d'Ismail Kadaré, *L'homme du sous-sol* d'après les carnets du sous-sol de Dostoïevski, *Le mariage mixte* d'après *le mariage* de Gogol, *Les derniers instants* de Pouchkine de Joukovski, Lermotov, *Le festin pendant la Peste* Pouchkine, *La légende du grand inquisiteur* de Dostoïevski, *P'tit Jean le Géant*.

Flore Marvaud – Lumière

Flore Marvaud s'est formée en communication et arts du spectacle. Depuis 2007, elle crée des lumières pour le spectacle vivant, travaillant avec des compagnies comme Caterina Perrazi, La Tribu, et Les Grandes Personnes.

Avec la compagnie Liria, ses précédentes collaborations en tant que créatrice de lumières sont *L'Homme du sous-sol*, *La Vieille Guerre – Bataille du Kosovo 1389*, *Nous, les petits enfants de Tito*, *Le Pont* (d'après Ismaël Kadaré, *Le Pont aux trois arches*, adapté par Simon Pitaqaj), *Le Prince* (d'après L'Adolescent de Dostoïevski, adapté par Simon Pitaqaj), et *Le rêve d'un homme ridicule* (d'après Dostoïevski et Chaplin, adapté par Simon Pitaqaj), tous mis en scène par Simon Pitaqaj. Pour sa septième collaboration avec la compagnie Liria, elle a réalisé les lumières de *P'tit Jean Le Géant* (écrit et mise en scène).

Samuel Albaric – Collaboration artistique

Samuel s'est formé à l'École nationale d'arts de Paris (Cergy) où il obtient un diplôme national d'arts plastiques en section photo/vidéo et deux ans après un diplôme nationale supérieur d'expression plastique, il possède aussi un master pro métiers du film documentaire de l'université d'Aix en Provence.

Il monte de nombreux films, il réalise son premier film *Gaza, souvenirs*. Il réalise ensuite un film pour la télévision *Des étoiles et des hommes* qui dresse le portrait d'un service d'astrophysique avant le lancement d'un satellite révolutionnaire. Parallèlement il est également photographe et iconographe de presse. Il réalise des films institutionnels dans le domaine social pendant une longue période. Il élabore un web documentaire sur les sans-abris avec la fondation Abbé Pierre en partenariat avec le CNC.. Il travaille avec Wajdi Mouawad au Théâtre de la Colline autour d'un projet sur la parole des adolescents. En 2017, il travaille sur une adaptation de l'Odyssée avec des migrants, et signe deux films pour France 2 autour de la question des réfugiés Syriens au Liban.

Avec la compagnie Liria, ses précédentes collaborations artistiques sont : *Un jour d'été* (Texte de Slawomir Mrozek, mise en scène Simon Pitaqaj, et traduit par Jean -Yves Erhel), *La Vieille Guerre – Bataille du Kosovo 1389* (adapté et mis en scène par Simon Pitaqaj), *Nous, les petits enfants de Tito* (mis en scène Simon Pitaqaj). Pour sa troisième collaboration, il réalise le montage son pour *Les papas sont-ils courageux ?* (mis en scène par Simon Pitaqaj).

Cinzia Menga - Collaboration artistique

Italienne née à Naples, Cinzia se forme au sein de plusieurs compagnies à Rome, Bari et New York. Suite à une formation de danse classique et contemporaine, elle exerce sa profession de danseuse dans plusieurs compagnies à Rome, Bari et New York. En 1990, elle ouvre un centre d'études de danse à Naples. Invitée à rejoindre le chorégraphe Maureen Fleming à New York, il l'oriente vers le butô. Ses différentes rencontres artistiques avec Masaki Iwana, Ushio Amagatsu, Yoshito Ohno lui permettront de créer des solos qu'elle jouera à travers toute l'Europe. De retour à Paris en 2000, elle participe à plusieurs créations de danse butô à Paris et dans le monde.

Avec la compagnie Liria, ses précédentes collaborations sont en tant que chorégraphe dans : *Un jour d'été* (Texte de Slawomir Mrozek, mise en scène Simon Pitaqaj, et traduit par Jean -Yves Erhel), *Le Pont* (d'après Ismaël Kadaré, *Le Pont aux trois arches*, adapté par Simon Pitaqaj), *La Vieille Guerre – Bataille du Kosovo 1389* (adapté par Samuel Albaric, Simon Pitaqaj), *L'homme du sous-sol* (d'après les carnets du sous-sol de Dostoïevski, adapté par Simon Pitaqaj), *Nous, les petits enfants de Tito*, tous mis en scène par Simon Pitaqaj.

Pour sa sixième collaboration, elle participe au travail corporel de la pièce *Le rêve d'un homme ridicule* (d'après Dostoïevski et Chaplin, adapté et mis en scène par Simon Pitaqaj).

Presse Compagnie

Le Pont d'après Le Pont aux trois arches d'Ismail Kadaré Théâtre Le Colombier, Bagnolet, 2018

« On est là dans un théâtre qui délaisse le temps présent pour remonter aux origines. [Mediapart, Jean-Pierre Thibaudat](#)

« Simon Pitaqaj, avec ce diamant noir théâtral, ne fait pas seulement œuvre d'orfèvre mythologue : il fait de la scène l'espace pacifique de la parole réconciliatrice. » [La Terrasse, Catherine Robert](#)

« Deux pièces de Simon Pitaqaj invitent à découvrir une langue dramaturgique et poétique forte qui nous ébranle. Le Pont, d'Ismail Kadaré et Nous, les petits enfants de Tito de S. Pitaqaj » [L'Humanité, Marina Da Silva](#)

Le Prince, d'après L'Adolescent de Dostoïevski Théâtre de Corbeil-Essonnes, 2021

« Humour, ironie grinçante, cocasserie juvénile, la performance de Simon Pitaqaj regorge d'énergie –dynamisme et folie –, bel élan rageur et souffle vivant » [Hottello, Véronique Hotte](#)

« Comme la mémoire qui brouille et exacerbe le réel, la mise en scène exprime au-delà des mots toute la force du ressenti, des hontes et des blessures.» [Journal La Terrasse, Agnès Santi](#)

Le Rêve d'un homme ridicule, d'après Dostoïevski et Chaplin Théâtre Le Dunois, 2022

« L'adaptation est efficace ; il y a un souffle, c'est indéniable. Il y a surtout les comédiens, tous très bons, la mise en scène brillante et l'incroyable interprétation de Denis Lavant. » [RegArts, Gérard Noël](#)

« Le spectacle est évocateur avec cette ambiance du théâtre de l'Est où réalisme cru et merveilleux se mêlent pour créer une atmosphère poétique et inquiétante à la fois. Évocateur de ce théâtre l'est aussi le jeu avec les objets, le bois et l'expression corporelle pour exprimer les sentiments et les états d'âme. » [Hottello, Louis Juzot](#)

[Les articles de presses des créations de Simon Pitaqaj](#)

COMPAGNIE LIRIA

*« Le théâtre, c'est une façon de décroisonner le quotidien
et ouvrir des chemins différents pour mieux s'approprier le réel »*

Simon Pitaqaj

La Cie Liria est soutenue par le Conseil Régional d'Île de France dans le cadre du dispositif Permanence Artistique et Culturelle, l'agglomération Grand Paris Sud et l'Etat dans le cadre de la politique de la ville.

La Cie Liria a été créée en 2008. Le théâtre est une façon de décroisonner et d'ouvrir des chemins différents par la rencontre de l'inconnu. Il n'est pas seulement un divertissement : il doit bousculer, provoquer, submerger... pour finalement faire réagir et réveiller l'intime jusqu'à faire rejaillir cette voix intérieure qui fait vivre nos rêves étouffés par notre raison, la vie. Il propose une autre façon de vivre, de rêver : ne plus être effacé de son existence. Peut-être ! Finalement, la Cie Liria cherche à élargir les perspectives pour donner la possibilité d'aller au bout de nos désirs intimes.

Au fil des créations de la Cie, on voit se former des ponts et des correspondances : les légendes albanaises qui ont marqué l'enfance de Simon Pitaqaj répondent aux questionnements auxquels il fait face aujourd'hui. Les contes s'invitent dans les cités, les mots et l'argot se mêlent aux « grands textes » pour créer de nouvelles œuvres... La scène devient un lieu de rencontre improbable, qui appartient autant à l'auteur-metteur en scène, qu'à l'acteur et au spectateur.

Le travail de Simon Pitaqaj se nourrit des rencontres, se construit à partir des témoignages récoltés. Ses textes entrelacent littérature, légendes et poèmes. Tout ce travail de territoire fait écho à son écriture. Sans ça, il n'aurait pas écrit : Nous les petits enfants de Tito, P'tit Jean le Géant (tous deux lauréats Artcena) Le Prince, Vaki Kosovar, Hey Le coq ou bien Le rêve d'un homme ridicule. C'est dans cette veine que Simon Pitaqaj poursuit son travail d'écriture et de plateau. Plusieurs créations, dont L'homme transit, sont en chantier.

CONTACT

Compagnie Liria :

Maison des Associations

15 avenue de Strathkelvin 91100 Corbeil-Essonnes

Artistique : Simon Pitaqaj

liriateater@gmail.com

06 63 94 93 65

Administration : Marine Druelle

compagnieliria@gmail.com

Production : Compagnie Liria

Coproduction : Théâtre de Corbeil-Essonnes

Soutiens : DRAC Île-de-France (compagnonnage avec la compagnie Amin Théâtre), Conseil régional d'Île-de-France, Conseil Départemental de l'Essonne, l'Amin Théâtre / La Friche (résidence de création) et création Le Colombier / Cie Langajà Groupement (Bagnole).

